

du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine. . . .  
Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps les  
minotiers<sup>27</sup> leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les  
ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils  
avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre. . . .  
Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur  
dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait,  
sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait  
de froment dans les maisons. . . . Sitôt dit, sitôt fait.  
Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut  
avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé,  
celui-là !

Le moulin était grand ouvert. . . . Devant la porte,  
maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête  
dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que  
pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris  
son triste secret.

— Pauvre de moi ! disait-il. Maintenant, je n'ai plus  
qu'à mourir. . . . Le moulin est déshonoré.

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par  
toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne  
véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous  
nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps  
des meuniers :

— Ohé ! du moulin ! . . . Ohé ! maître Cornille !

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le  
beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés. . . .

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du  
blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et  
pleurant à la fois :

— C'est du blé ! . . . Seigneur Dieu ! . . . Du bon  
blé ! . . . Laissez-moi, que je le regarde.<sup>28</sup>

Puis, se tournant vers nous :

— Ah ! je savais bien que vous me reviendriez. . . .  
Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

— Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aie  
donner à manger à mon moulin. . . . Pensez donc ! il y a  
si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent !

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le  
pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant  
les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait  
et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là,  
jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer  
d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les  
ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour  
toujours cette fois. . . . Cornille mort, personne ne prit sa  
suite. Que voulez-vous,<sup>29</sup> monsieur ! . . . tout a une fin en  
ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent  
était passé comme celui des coches<sup>30</sup> sur le Rhône, des  
parlements<sup>31</sup> et des jaquettes à grandes fleurs.<sup>32</sup>

#### 4. LA CHÈVRE DE M. SEGUIN.

*A M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris.*

Tu seras bien<sup>2</sup> toujours le même, mon pauvre Gringoire !  
Comment ! on t'offre une place de chroniqueur<sup>3</sup> dans  
un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb<sup>4</sup> de refuser.  
. . . Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde ce  
pourpoint<sup>5</sup> troué, ces chausses en déroute, cette face maigre  
qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion  
des belles rimes ! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux  
services dans les pages du sire Apollo.<sup>6</sup> . . . Est-ce que tu  
n'as pas honte, à la fin ?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile ! fais-toi chroniqueur ! Tu gagneras de beaux écus à la rose,<sup>7</sup> tu auras ton couvert chez Brébant,<sup>8</sup> et tu pourras te montrer les jours de première<sup>9</sup> avec une plume neuve à ta barrette. . . .

Non ? Tu ne veux pas ? . . . Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout. . . . Eh bien, écoute un peu l'histoire de la chèvre de M. Seguin. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir<sup>10</sup> vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

— C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habitât mieux à demeurer chez lui.

Ah ! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une huppelande ! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda,<sup>11</sup> tu te rappelles, Gringoire ? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre.<sup>12</sup> . . .

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant

soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse, et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi !

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

— Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou ! . . . C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos ! . . . Les chèvres, il leur faut du large.<sup>13</sup>

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mê!* . . . tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était. . . . Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

— Ecoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah ! mon Dieu !<sup>14</sup> . . . Elle aussi ! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle ; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

— Comment Blanquette,<sup>15</sup> tu veux me quitter !

Et Blanquette répondit :

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici ?

— Oh ! non ! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court ; veux-tu que j'allonge la corde ?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne. . . . Que feras-tu quand il viendra? . . .

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées<sup>16</sup> que toi. . . . Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit . . . puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaïre!<sup>17</sup> Pauvre Renaude! . . . Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine! . . . dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger. . . . Eh bien, non . . . je te sauverai malgré toi, coquine!<sup>18</sup> et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla. . . .

Tu ris, Gringoire? Parbleu!<sup>19</sup> je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin. . . . Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or<sup>20</sup> s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse! Plus de corde, plus de pieu . . . rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise. . . . C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes, mon cher! . . . Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. . . . C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc! . . . De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de suc capiteux!<sup>21</sup> . . .

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes. . . . Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie,<sup>22</sup> la tête en avant, à travers les maquis<sup>23</sup> et les buisseries, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. . . . On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil. . . . Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là dedans?

Pauvrette!<sup>24</sup> de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde. . . .

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque<sup>25</sup> à belles dents. Notre petite

coureuse<sup>26</sup> en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants. . . .

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir. . . .

— Déjà! dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste. . . . Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit . . . puis ce fut un hurlement dans la montagne :

— Hou! hou!

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. . . . Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou! hou! . . . faisait le loup.

— Reviens! reviens! . . . criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus. . . .

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. . . . C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière,<sup>27</sup> il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.<sup>28</sup>

— Ha! ha! la petite chèvre de M. Seguin! et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.<sup>29</sup>

Blanquette se sentit perdue. . . . Un moment en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était. . . . Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude. . . .

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.<sup>30</sup>

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine. . . . Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait :

— Oh! pourvu que je tienne<sup>31</sup> jusqu'à l'aube. . . .

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents. . . . Une lueur pâle parut dans l'horizon. . . . Le chant d'un coq enrôlé monta d'une métairie.

— Enfin! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang. . . .

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu, Gringoire!

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers<sup>32</sup>

te parleront souvent de la *cabro de moussu Seguin, que se battègue touto la niue emé lou loup, e pici lou matin lou loup la mangé.*<sup>28</sup>

Tu m'entends bien, Gringoire :

*E pici lou matin lou loup la mangé.*

##### 5. LA MULE<sup>1</sup> DU PAPE.

+ De tous les jolis dictons, proverbes ou adages, dont nos paysans de Provence passaient leurs discours, je n'en sais pas un plus pittoresque ni plus singulier que celui-ci. A quinze lieues autour de mon moulin, quand on parle d'un homme rancunier, vindicatif, on dit : "Cet homme-là ! méfiez-vous ! . . . il est comme la mule du Pape, qui garde sept ans son coup de pied."

J'ai cherché bien longtemps d'où ce proverbe pouvait venir, ce que c'était que cette mule papale et ce coup de pied gardé pendant sept ans. Personne ici n'a pu me renseigner à ce sujet, pas même Francet Mamaï, mon joueur de fifre, qui connaît<sup>2</sup> pourtant son légendaire provençal sur le bout du doigt. Francet pense comme moi qu'il y a là-dessous quelque ancienne chronique du pays d'Avignon ; mais il n'en a jamais entendu parler autrement que par le proverbe. . . .

— Vous ne trouverez cela qu'à la bibliothèque des Cigales, m'a dit le vieux fifre en riant.

L'idée m'a paru bonne, et comme la bibliothèque des Cigales est à ma porte, je suis allé m'y enfermer pendant huit jours.

C'est une bibliothèque merveilleuse, admirablement montée, ouverte aux poètes jour et nuit, et desservie par de petits bibliothécaires à cymbales qui vous font de la musique tout le temps. J'ai passé là quelques journées

délicieuses, et, après une semaine de recherches, — sur le dos, — j'ai fini par découvrir ce que je voulais, c'est-à-dire l'histoire de ma mule et de ce fameux coup de pied gardé pendant sept ans. Le conte en est joli quoique un peu naïf, et je vais essayer de vous le dire tel que je l'ai lu hier matin dans un manuscrit couleur du temps,<sup>3</sup> qui sentait<sup>4</sup> bon la lavande sèche et avait de grands fils de la Vierge<sup>5</sup> pour signets.

X Qui n'a pas vu Avignon<sup>6</sup> du temps des Papes, n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices,<sup>7</sup> des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs ;<sup>8</sup> puis, du haut en bas<sup>9</sup> des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic tac des métiers à dentelles,<sup>10</sup> le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers,<sup>11</sup> les cantiques des ourdisseuses ;<sup>12</sup> par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins<sup>13</sup> qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse ; et comme en ce temps-là les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon,<sup>14</sup> au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait. . . . Ah ! l'heureux temps ! l'heureuse ville ! Des hallebardes qui ne coupaient pas ; des prisons d'Etat où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette ; jamais de guerre. . . . Voilà comment les Papes du Comtat<sup>15</sup> savaient gouverner leur peuple ; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés ! . . .